

Les sommets du 7^e art

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Leni Riefensthal, la fameuse cinéaste du parti nazi, raconte comment en 1924, alors qu'elle est encore danseuse, elle voit dans le métro une affiche de *La Montagne du Destin* d'Arnold Fanck, où un homme enjambe le couloir étroit d'une cheminée. Elle s'arrange alors pour rencontrer le cinéaste allemand, qui écrit pour elle ses trois longs-métrages suivants : *La Montagne Sacrée*, *Le Grand Saut* et *L'Enfer Blanc du Piz Palü*. Fanck, qui refuse toute doublure et prise de vue en studio, soumet sa comédienne intrépide à des conditions de tournage extrêmes : escalades à mains (et pieds !) nus, travail de nuit sur les glaciers de l'Engadine à -28°C, confrontation avec une avalanche le corps ligoté et suspendu le long d'une paroi...

En 1932, Leni Riefensthal réalise son premier long-métrage - *La lumière bleue* -, un conte romantique où elle joue Junta, une jeune montagnarde innocente et un peu mystique qui vit à l'écart d'un village. Les habitants la considèrent comme une sorcière, car elle est la seule capable d'escalader les montagnes voisines et d'atteindre une grotte d'où brille, les soirs de pleine lune, une mystérieuse lumière bleue. « Ce bleu représente symboliquement l'idéal que l'on n'atteint jamais », explique la réalisatrice, qui signera deux ans plus tard... *le Triomphe de la*

Volonté, documentaire de propagande commandé par Hitler.

Adeptes de l'extrême

Cette approche de la montagne comme lieu de dépassement a inspiré de nombreux réalisateurs, jusqu'au bâlois Matthias Affolter, auteur du documentaire *Montagnes en têtes* sorti cette année. Pour les quatre personnages du film, la passion pour la montagne est liée aux limites à dépasser, aux records à battre, aux tentatives inédites. « On donne tout pour atteindre un but », dit Dani Arnold, détenteur du record de rapidité d'escalade de la face nord de l'Eiger ; « le défi doit être si important que l'on puisse penser qu'il est infaisable. » Pour Jacques Grandjean, il s'agit de « passer là où personne n'est passé » ; pendant 20 ans, il a atteint systématiquement tous les sommets qu'il avait listés dans sa jeunesse. Stephan Siegrist, lui, tente à deux reprises de gravir le Makalu, au Népal, malgré les migraines atroces qui réveillent le traumatisme d'une commotion et signalent les risques d'œdème cérébral. Et Werner Munter qui, à 70 ans, cherche encore de nouveaux itinéraires dans les recoins les plus sauvages du Val d'Hérens, dit fort justement : « Si la montagne n'était que belle, je ne serais pas devenu alpiniste. » A mesure que

Héroïne à part entière ou simple objet de décor, la montagne inspire le cinéma occidental depuis le début du XX^e siècle. Les festivals qui lui sont consacrés sont nombreux, tel celui des Diablerets en Suisse, qui proposera en août sa 45^e édition. Quelques films marquants revisités.

Montagnes en têtes, de Matthias Affolter

cinéma

Vertical Limit,
de Martin Campbell

Cliffhanger, de
Renny Harlin

Heidi, de Luigi
Comencini

ces hommes se racontent, on se rend compte que la haute montagne représente pour eux un lieu de fuite et un refuge... qui à tout moment peut se transformer en piège mortel. « J'ai perdu beaucoup de copains en montagne », dit l'un d'eux.

Vertical Limit, de Martin Campbell (2000), rappelle que ceux qui n'abordent pas la montagne avec respect ont beaucoup de chances d'y rester. Lors d'une varappe dans le désert de l'Utah, Peter doit, pour préserver sa vie et celle de sa sœur Annie, couper la corde où est suspendu son père. Trois ans plus tard, ayant renoncé à ses rêves d'ascension, il retrouve par hasard Annie au Pakistan. Celle-ci, qui lui reproche encore sa décision, s'apprête à monter à l'assaut du K2, le deuxième sommet du monde (8600 m). « Tu sais, je me sens proche de papa quand je suis là-haut. Je touche son âme », lui dit-elle. Elle accompagne Vaughn, un milliardaire texan qui a organisé l'expédition pour faire un coup médiatique. Prenant des risques inconsidérés, Vaughn entraîne l'équipe dans une tempête effroyable.

« Heidi »



N'en réchappent que ceux qui tombent dans une crevasse. Leur temps est compté car à 7300 m - *la limite verticale* pour le corps humain -, l'œdème pulmonaire est rapide et fatal. Peter se lance à leur recherche avec cinq volontaires. L'un d'eux, un Afghan, interrompt son ascension et déroule son tapis de prière sous l'œil goguenard de son coéquipier, un jeune qui vit l'alpinisme comme un trip, à l'instar de la « génération surf », adepte d'herbe, de glisse et de sensations fortes.

On retrouve cette figure dans *Cliffhanger* (1993), un thriller en haute montagne : les deux jeunes qui disent « rechercher l'extrême » trouvent rapidement la mort, tandis que le secouriste Gabe (Sylvester Stallone), qui avait décidé de raccrocher les broches à glace et de tourner définitivement le dos aux Rocheuses, va dépasser son traumatisme et réaliser des prouesses improbables pour sauver un ami. Là encore, la montagne magnifie l'héroïsme et châtie la présomption.

Heimatfilms

Mais les habitants des montagnes ne sont pas en quête perpétuelle de pics à escalader ! En 1952, l'Italien Luigi Comencini réalise un de ses premiers longs-métrages, *Heidi*. Cette production suisse, en noir et blanc, a été tournée dans les Grisons, sur les lieux même où Johanna Spyri situait son roman. Heidi, 8 ans, est orpheline et vit depuis deux ans sur un alpage avec son grand-père. Celui-ci se voit reprocher un jour par le prêtre du village de ne pas avoir encore envoyé la petite à l'école. « Heidi n'aime pas descendre au village », répond le vieil ermite, en froid avec les villageois. Elle préfère

folâtrer avec Pierre, le chevrier, dans les prairies fleuries et monter à la Crête de l'Echo, où la montagne répond toujours à ses appels... sauf quand ils sont moqueurs ! D'autant que Pierre lui dit : « Il faut savoir ce qu'on veut : ou on lit les livres, ou on reste à la montagne. - Alors j'apprendrai jamais à lire. » Mais la petite est enlevée par sa tante pour tenir compagnie, en ville, à la fille paralysée de gens fortunés. Heidi s'adapte, apprend à lire, se fait apprécier de tous, mais la montagne lui manque. Un jour, elle fugue et monte en haut de la cathédrale pour voir sa montagne chérie...

Proche également des *Heimatfilms*, le documentaire suisse *Alpsommer* (2013) présente, sans commentaire, quatre familles du canton de Schwytz qui montent chaque été au Muotatal avec les troupeaux que leur confient des paysans. Thomas Horat - qui a co-réalisé le film avec Salome Pitschen - explique : « Je voulais capter la vie humble des Alpes, en montrant qu'il ne faut pas beaucoup d'argent pour être heureux. » Effectivement, tous ont l'air ravis, et on les comprend à voir ces scènes de transhumance dans des paysages magnifiques où, avec l'aide de jeunes qui prennent congé pour l'occasion, les troupeaux sont menés au son des clochettes, des bêlements et du yodel. « Il y en a qui disent qu'ils en auraient marre après trois jours s'ils ne peuvent pas aller boire un verre, dit un éleveur. Tu dois t'occuper du bétail, des chèvres, du chien, leur parler un peu. Se contenter de ce qui est, et ne pas avoir l'impression de devoir aller voir un film ou autre chose. » Un autre travaille à Victorinox jusqu'en avril, puis il monte au Glattalp avec ses enfants. « Ainsi nous déménageons quatre fois par an. C'est notre vingtième année à l'alpage, on a donc déménagé 80 fois !

On commence à maîtriser la logistique ! »

La ville en haut

Cette image idyllique de la montagne comme lieu naturel préservé et peu habité correspond-elle encore à la réalité ? Aujourd'hui, les hauteurs semblent colonisées par les citadins qui les considèrent comme des lieux de villégiature. Dans *Les marmottes* (1993), Elie Chouraqui met en scène une famille bourgeoise parisienne qui a l'habitude de se réunir, lors des vacances de Noël, dans un chalet à Chamonix. Comme dehors la tempête fait rage, le scénario se concentre sur l'après-ski cocoon, et les seules difficultés rencontrées par les personnages relèvent de la vie de couple.

Dans *L'enfant d'en haut* (2012), la réalisatrice suisse Ursula Meier adopte par contre le point de vue de deux indigènes marginaux, d'une vallée du Valais confrontée à cet envahissement saisonnier. Simon (12 ans) et sa sœur Louise (Léa Seydoux) survivent dans une tour, entre un champ et une route bordée par des pylônes d'une ligne à haute tension. Simon, qui ne sait pas skier, monte chaque jour à la station pour détrousser les nantis et revendre ses prises (skis, lunettes, gants) aux travailleurs saisonniers entassés dans leurs dortoirs sans fenêtres.

On est bien loin de *Heidi* dans ce film réaliste et assez dur. La ville babélonienne a contaminé le hameau des sommets. Dans la vallée encaissée, où résonne le bruit des camions, des télécabines et des chaussures de ski sur le béton, errent deux jeunes paumés, confrontés à la solitude et à l'indifférence...

P. B.

Alpsommer,
de Thomas
Horat et Salome
Pitschen

Les marmottes,
d'Elie Chouraqui

**L'enfant d'en
haut,** d'Ursula
Meier